

LETTRE ENCYCLIQUE
DE S. S. LÉON XIII

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

AUX PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES ET AUTRES
ORDINAIRES EN PAIX ET EN COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

DE JÉSUS-CHRIST RÉDEMPTEUR

*A nos vénérables frères les patriarches, primats, archevêques,
évêques et autres ordinaires en paix et en communion avec le
Siège apostolique,*

LÉON XIII

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Ceux dont le regard interroge l'avenir ne peuvent se défendre d'inquiétudes, ils ont même de nombreuses et graves appréhensions en face des causes de tant de maux invétérés qui affligent les individus et les sociétés : cependant, grâce à Dieu, un rayon d'espérance et de consolation paraît luire au soir du siècle. Pourrait-on croire que le renouvellement des esprits dans le bien et le réveil de la foi et de la piété chrétienne n'aient aucune influence sur le salut commun, car aujourd'hui des témoignages assez manifestes attestent ce réveil ou cet affermissement des vertus religieuses en beaucoup d'âmes. Voici, en effet, qu'au milieu des séductions du siècle et malgré tant d'impiété, sur un signe du Souverain Pontife, les foules accourent de partout vers Rome, au tombeau des saints apôtres : habitants de la

Ville Éternelle et pèlerins se livrent publiquement aux exercices religieux, ils ont foi dans la vertu de l'indulgence que leur offre l'Église, ils rivalisent de zèle dans l'art de préparer leur salut. En outre, qui ne serait touché de cette piété ardente et inaccoutumée envers le Sauveur du monde qui édifie tous les yeux? On estimera facilement qu'elle est digne des plus beaux jours du christianisme, cette ferveur de tant de milliers d'hommes qui battent à l'unisson et qui, du couchant à l'aurore, saluent le nom de Jésus-Christ et proclament ses louanges. Plaise à Dieu que ces flammes jaillissant de la vieille religion allument un vaste incendie et que le grand exemple de beaucoup d'hommes entraîne tous les autres! Quoi de plus nécessaire à notre époque qu'une large restauration dans les États de l'esprit chrétien et des antiques vertus! Le malheur, c'est que les autres hommes, et en trop grand nombre, restent sourds et ferment l'oreille aux avertissements que leur donne ce réveil de la piété. Si, pourtant, ils savaient le don de Dieu, s'ils réfléchissaient que le plus grand malheur est dans l'éloignement du Libérateur du monde et dans l'abandon des mœurs et des règles chrétiennes, eux aussi se réveilleraient et, pour échapper à une perte certaine, ils se hâteraient de remonter le sentier.

Or, maintenir et propager le règne du Fils de Dieu sur la terre, procurer le salut des hommes par la participation aux grâces divines, telle est la mission de l'Église. Cette mission est si haute et lui appartient tellement en propre, que toute son autorité et sa puissance reposent principalement sur cette tâche. Pour Nous, il Nous semble que, dans l'exercice si difficile et si laborieux du souverain pontificat, Nous Nous sommes appliqué jusqu'à ce jour, selon Nos forces, à ce ministère; et vous, vénérables Frères, habituellement, même tous les jours, avec Nous vous avez certainement consumé vos principales pensées et vos veilles au même labeur. Mais, dans les circonstances présentes, nous devons les uns et les autres tenter davantage, et particulièrement à l'occasion de l'Année Sainte, répandre de plus en plus la connaissance et l'amour de Jésus-Christ par nos enseignements, nos conseils, nos exhortations.

Si seulement Notre voix peut se faire entendre, non pas tant, disons-Nous, de ceux qui ont coutume de recevoir avec une atten-

tion bien disposée les maximes chrétiennes, que de tous les autres, de beaucoup les plus à plaindre, qui, sous leur nom de chrétiens, passent leur vie en dehors de la foi et de l'amour du Christ! C'est de ceux-là surtout que Nous avons pitié; à eux principalement Nous voudrions montrer quelle est leur conduite et quel sera leur égarement s'ils ne viennent à résipiscence.

N'avoir connu Jésus-Christ en aucun temps et d'aucune manière, certes, voilà un malheur, mais il n'y a pas là d'obstination ni d'ingratitude. Le renier ou bien l'oublier après l'avoir connu, voilà, au contraire, un crime tellement noir et tellement insensé qu'il paraît presque impossible à l'homme. C'est que le Christ est le principe et la source de tous les biens : le genre humain, qui n'a pu être délivré sans son bienfait, ne peut se conserver sans sa vertu. *Le salut n'est point en quelque autre. Et sous le ciel aucun autre nom n'a été donné aux hommes, auquel nous devons notre salut.* (Act., iv, 12). Quelle est la vie des mortels quand elle va sans Jésus, *la force de Dieu et la sagesse de Dieu*, quelles sont leurs mœurs, à quelles extrêmes en viennent les choses? Les nations privées de la lumière chrétienne n'en fournissent-elles pas un exemple assez éloquent? Qui se rappellera un peu l'aveuglement de leur esprit, même sur la description voilée de saint Paul (Ep. ad Rom., i), la dépravation de leur nature, les abominations de leurs superstitions et de leurs passions, se sentira encore saisi de pitié et en même temps d'horreur.

Les faits que nous évoquons ici, le public les connaît; cependant il n'y réfléchit pas, il n'y pense même pas.

Car on ne verrait pas tant d'hommes dévoyés par l'orgueil ou alanguis par la paresse si l'on entretenait partout le souvenir des bienfaits divins, si l'esprit recherchait plus souvent de quel abîme le Christ a tiré l'homme et à quelle hauteur il l'a fait monter. Déshéritée et exilée pendant tant de siècles, la race des hommes s'acheminait tous les jours vers la mort, plongée dans ces maux redoutables et en d'autres encore, conséquence de la chute originelle, et sans aucune ressource humaine de guérison, quand parut le Christ Notre-Seigneur, le Libérateur envoyé du ciel. Dieu lui-même, au berceau du monde, l'avait promis pour vaincre et terrasser *le serpent* : et tour à tour les siècles regar-

daient, attendant son avènement avec une vive impatience. En lui reposait toute espérance; longtemps et clairement les prophètes sacrés l'avaient chanté dans leurs oracles; bien plus, les changements de fortune, les entreprises, les institutions, les lois, les cérémonies, les sacrifices avaient signifié à l'avance avec une précision lumineuse que le salut du genre humain résiderait complètement et parfaitement en celui qu'on représentait comme le futur prêtre et en même temps la victime d'expiation, comme le Restaurateur de la liberté humaine, le Prince de la paix, le Docteur de toutes les nations, le Fondateur d'un royaume qui serait éternel. Ces titres, ces figures, ces prédictions variées en apparence et concordantes dans leur objet, désignaient celui-là seul qui, dans l'amour extrême dont il nous aima, se sacrifierait un jour pour notre salut. De fait, à l'heure marquée dans le plan divin, le Fils unique de Dieu fait homme, en versant son sang, satisfait pleinement et abondamment pour les hommes à la majesté outragée de son Père et affranchit à ce prix l'humanité. *Ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent corruptibles que vous avez été rachetés, mais avec le précieux sang de Jésus-Christ qui fut comme l'agneau pur et sans tache* (I Petr., 1, 18-19).

Ainsi, en les rachetant à la lettre et en vérité, il refit la conquête de tous les hommes, déjà soumis à son autorité et à son empire, parce qu'il en est le créateur et le conservateur. *Vous n'êtes pas à vous-mêmes, vous avez été achetés à un grand prix* (I Cor., VI, 19-20). D'où tout s'est restauré par Dieu dans le Christ. *Le serment de sa volonté porta, selon son bon plaisir, que, dans la plénitude des temps, il restaurerait tout dans le Christ* (Eph., 1, 9-10).

Quand Jésus eut détruit le décret rendu contre nous en l'attachant à la croix, les colères du ciel aussitôt s'apaisèrent; troublé et errant, le genre humain secoua les chaînes de son antique servitude, la réconciliation se fit avec Dieu, la grâce fut rendue avec l'accès de l'éternelle béatitude, avec le droit et les moyens de l'acquérir.

Alors, comme réveillé d'une longue et mortelle léthargie,

l'homme aperçut la lumière de la vérité qu'il avait désirée et cherchée en vain pendant tant de siècles : il reconnut surtout qu'il était né pour des biens beaucoup plus élevés et plus magnifiques que les biens fragiles et périssables qui tombent sous les sens, et auxquels il avait borné auparavant ses pensées et ses soucis. Il comprit que toute la constitution de la vie humaine, la loi suprême, le but universel, est que, venus de Dieu, nous retournons un jour à lui.

A cette source et sur ce fondement, on vit renaître la conscience de la dignité humaine ; le sentiment du besoin de la fraternité sociale fit battre les cœurs ; alors les devoirs et les droits, en conséquence, ou atteignirent la perfection, ou se fixèrent intégralement, et, en même temps, de divers côtés, s'épanouirent des vertus telles que la philosophie des anciens n'eût jamais pu les soupçonner. Aussi les desseins des hommes, la conduite de la vie, les mœurs prirent un autre cours. Et quand la connaissance du Rédempteur se fut répandue au loin, quand sa vertu eut pénétré jusqu'aux veines intimes des sociétés, dissipant les ténèbres et les vices de l'antiquité, alors s'opéra cette transformation qui, sous l'ère de la civilisation chrétienne, changea entièrement la face du monde.

L'évocation de ces souvenirs, Vénérables Frères, nous apporte un charme infini, mais aussi une grande leçon : c'est que nous devons veiller de toute notre âme à rendre grâce au divin Sauveur autant qu'il est possible.

Des siècles nous séparent des origines et des débuts de la Rédemption ; mais qu'importe, puisque la vertu de cette Rédemption se perpétue et que ses bienfaits subsistent éternellement ? Celui qui, une fois, a relevé la nature humaine, perdue par le péché, la conserve et la conservera toujours : *Il s'est livré lui-même pour la rédemption de tous* (I Tim., II, 6). *Tous revivront dans le Christ.....* (I Cor., xv, 22). *Et son règne n'aura point de fin* (Luc., I, 33).

C'est pourquoi, d'après les desseins éternels de Dieu, c'est dans le Christ Jésus que repose le salut de tous et de chacun.

Ceux qui l'abandonnent se vouent par là même avec une aveugle folie à leur propre perte; en même temps, ils provoquent, autant qu'il est en eux, ce résultat que la communauté humaine, ballottée par une violente tempête, retombe dans cet abîme de maux et de calamités qu'avait écartés le Rédempteur dans sa miséricorde.

Une sorte d'aberration entraîne loin du but désiré ceux qui se précipitent dans les sentiers obliques. Pareillement, si l'on repousse la pure et sincère lumière de la vérité, nécessairement la nuit se fait dans les esprits et, de toutes parts, une misérable perversité d'opinions vient troubler les âmes. Quel espoir de salut peut donc rester à ceux qui abandonnent le principe et la source de la vie? Or, la voie, la vérité et la vie, c'est uniquement le Christ. *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Joan., XIV, 6), de telle sorte que, le Christ écarté, ces trois principes nécessaires de tout salut disparaissent.

Est-il besoin de dissenter sur un fait que rappelle une expérience constante et dont chacun sent profondément en lui-même la réalité, même au sein de l'abondance de biens périssables? C'est qu'en dehors de Dieu rien n'existe où la volonté humaine puisse absolument et entièrement se reposer. De toute façon, la fin pour l'homme, c'est Dieu : et toutes les étapes de cette vie terrestre offrent véritablement l'aspect et l'image d'un voyage. Le Christ est pour nous la *voie*, parce qu'au terme de cette course terrestre, si pénible et si incertaine, nous ne pouvons aucunement parvenir jusqu'au bien suprême et absolu. Dieu, sans l'action et la conduite du Christ. *Personne n'arrive au Père que par moi* (Joan., XIV, 16).

Comment faut-il entendre : si ce n'est par lui? Tout d'abord et avant tout, en ce sens : si ce n'est par sa grâce. Mais cette grâce resterait *vaine* dans l'homme, s'il négligeait les préceptes et les lois du Christ. Notre salut accompli, il fallait à Jésus-Christ même laisser une loi gardienne et tutrice de l'humanité, et dont la règle, détournant les hommes de la perversité, leur permit d'arriver à Dieu en sécurité. *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné* (Matth.,

xxviii, 19-20). *Observez mes commandements* (Joan., xiv, 16). Par conséquent, on doit le comprendre, pour celui qui fait profession d'être chrétien, le point capital et absolument nécessaire est de se montrer docile aux préceptes de Jésus-Christ et de lui apporter une volonté entièrement soumise et dévouée, comme au Maître et au Roi suprême. C'est là une grande tâche qui exige souvent beaucoup de peine, d'énergie et de constance. Car, malgré le renouvellement de la nature humaine par le bienfait de la Rédemption, il subsiste néanmoins en chacun de nous une sorte de maladie, d'infirmité et de corruption. Des appétits divers emportent l'homme çà et là, et les séductions du dehors poussent facilement son âme à rechercher ce qui lui plaît plutôt qu'à suivre les commandements du Christ. Or, il nous faut pourtant réagir et lutter de toutes nos forces contre nos passions, en *esprit de soumission au Christ*; si ces passions n'obéissent pas à la raison, elles gouvernent l'homme en l'arrachant entièrement au Christ, elles en font leur esclave. « Les hommes à l'esprit perversi et réfractaires à la foi n'arrivent pas à s'affranchir, ils deviennent esclaves d'une triple passion : la volupté, l'ambition, le désir de paraître » (S. Aug., *De la vraie religion*). Dans cette lutte contre soi-même, chacun doit être disposé à supporter les obstacles et les souffrances pour la cause du Christ. Il est difficile de repousser les objets qui ont tant de charme et d'attrait; il est dur et pénible de mépriser ce qu'on appelle les biens du corps et de la fortune pour se conformer à la volonté souveraine du Maître, le Christ; mais il faut que le chrétien ait patience et courage jusqu'au bout s'il veut passer chrétiennement le temps de sa vie. Avons-nous oublié de quel corps et de quelle tête nous sommes les membres? C'est avec une joie bien voulue qu'a embrassé la croix Celui qui nous a prêché l'abnégation de nous-mêmes. C'est précisément dans la disposition de l'âme dont Nous avons parlé que consiste la dignité même de la nature humaine. Comme la sagesse des anciens l'a souvent compris, se commander à soi-même et faire obéir la partie inférieure de notre être à la partie supérieure n'est nullement l'abaissement d'une volonté défaillante, mais plutôt une vertu généreuse, merveilleusement compatible avec la raison et souverainement digne de l'homme.

D'ailleurs, c'est la condition humaine de beaucoup supporter et souffrir. L'organisation d'une vie sans douleur et toute de joie n'est pas plus au pouvoir de l'homme que l'abrogation des desseins de son divin Fondateur, dont la volonté a été de laisser subsister toujours les conséquences du péché originel. Il convient donc de ne pas attendre ici-bas la cessation de la douleur, de fortifier son âme pour la supporter et d'en user avec l'espérance certaine des plus grands biens. Ce n'est pas aux richesses et aux aises de la vie, ce n'est pas aux honneurs et à la puissance, mais à la patience et aux larmes, au zèle de la justice et à la pureté du cœur que le Christ a promis la béatitude éternelle du ciel.

Par là, on voit aisément ce qu'il faut attendre en fin de compte de l'erreur et de l'orgueil de ceux qui méprisent l'autorité du Rédempteur, placent l'homme au sommet de tout et déclarent que la nature humaine doit dominer absolument tout; toutefois, ils sont incapables d'atteindre à cette domination et même de la définir. Le règne de Jésus-Christ tire de la charité divine sa puissance et sa forme. Aimer saintement et dans l'ordre, telle est sa base et tel est son sommet. De là découle nécessairement pour l'homme l'obligation de remplir inviolablement ses devoirs, de ne léser en rien les droits d'autrui, d'estimer les choses humaines au-dessous des choses célestes, de préférer l'amour de Dieu à tout le reste. Mais cette domination de l'homme qui repousse ouvertement le Christ ou néglige de le connaître s'appuie toute sur l'amour de soi, elle est dépourvue de charité, elle ignore le dévouement. Que l'homme commande par Jésus-Christ, c'est légitime; mais à cette condition seulement qu'il serve Dieu avant tout et qu'il demande scrupuleusement à sa loi la règle et la conduite de sa vie.

Or, par la loi du Christ, nous entendons non seulement les préceptes de la morale naturelle, ou ceux dont les anciens reçurent la révélation et que Jésus-Christ a portés au plus haut degré de perfection par ses déclarations, par ses interprétations, par ses sanctions, mais encore le reste de sa doctrine et chacune de ses institutions.

La première de toutes est assurément l'Église : même peut-on

citer des institutions que n'embrasse et ne contienne pleinement l'Église?

Par le ministère de cette Église, si glorieusement fondée par lui, il a voulu perpétuer la mission qu'il avait reçue lui-même de son Père; et, d'une part, ayant mis en elle tous les moyens de salut pour l'humanité, d'autre part il enjoignit très formellement aux hommes d'obéir à son Église comme à lui-même et de la prendre soigneusement pour guide dans toute leur vie. *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise* (Luc, x, 46). Donc c'est uniquement à l'Église qu'il faut demander la loi du Christ : et, par conséquent, si pour l'homme le Christ est la voie, l'Église l'est aussi, l'un par lui-même et par sa nature, l'autre par délégation et par communication de pouvoir. Par conséquent, tous ceux qui veulent arriver au salut en dehors de l'Église se trompent de route et font de vains efforts.

Ce qui est vrai pour les individus l'est presque autant pour les nations : elles aussi courent forcément à leur perte en s'écartant de la *voie*.

Créateur et à la fois Rédempteur de la nature humaine, le Fils de Dieu est le roi et le maître de l'univers; il possède une souveraine puissance sur les hommes, soit comme individus, soit comme société. *Il lui a donné la puissance, et l'honneur, et la royauté; et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues lui obéiront* (Dan., vii, 14). *J'ai été, par lui, établi roi..... Je te donnerai les nations pour ton héritage et les limites de la terre pour ton domaine* (Ps. II.)

La loi du Christ, dans les centres humains et dans la société, doit donc être en telle faveur qu'elle soit la règle maîtresse de la vie privée et de la vie publique.

En vertu de ce gouvernement et de ce plan divin, que personne ne peut répudier impunément, il sied mal à l'intérêt public de ne pas assigner partout aux institutions chrétiennes la place qu'elles méritent. Écartez Jésus-Christ, la raison humaine se trouve réduite à sa faiblesse, privée de son plus grand appui et de sa plus grande lumière. Alors s'obscurcit facilement la notion de la cause qui, par l'œuvre de Dieu, a engendré la société universelle et qui porte surtout que ses membres, à l'aide du lien social, doivent poursuivre le bien naturel, mais en

harmonie avec cet autre bien suprême et surnaturel, souverainement parfait et éternel. Quand tout se confond dans les esprits, gouvernants et gouvernés prennent un faux sentier : loin le droit chemin où ils marcheraient d'un pas assuré !

C'est un grand malheur de s'écarter de la voie : c'en est un semblable d'abandonner la vérité. Or, la *vérité* première, absolue et essentielle, c'est le Christ, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, consubstantiel et coéternel au Père, et un avec lui : *Je suis la voie et la vérité*. C'est pourquoi, dans la recherche de la vérité, l'obéissance à Jésus-Christ tout d'abord et le repos assuré en son magistère s'imposent à la raison humaine, puisque la vérité même parle par la bouche du Christ.

Il est d'innombrables sujets, ouverts, comme un champ fertile et propre, au libre cours des investigations et des méditations de l'esprit humain ; la nature le permet, et même elle le réclame. Mais ce qui est mal et contre nature, c'est de ne pas vouloir contenir l'intelligence dans ses propres limites, et, au mépris de la réserve obligatoire, de dédaigner l'autorité du Christ enseignant. Cette doctrine, dont dépend notre salut à tous, se rapporte presque uniquement à Dieu et aux mystères les plus divins ; ce n'est pas la sagesse d'un homme qui l'a conçue, c'est le Fils de Dieu lui-même qui l'a reçue de son Père et l'a puisée tout entière en lui : *Les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données* (Joan., xvii, 8). Par suite, cette doctrine comprend nécessairement des vérités qui, sans contredire la raison — chose impossible de toute manière, — sont d'un ordre si élevé que la pensée ne saurait pas plus y atteindre qu'elle ne saurait comprendre ce qu'est Dieu en soi. Quand il existe tant de secrets sous les voiles de la nature elle-même, qu'ils défient les explications de la science humaine, sans que personne, pourtant, puisse en douter sainement, ce serait abuser de la liberté que de ne pas souffrir de mystères au-dessus de toute la nature, parce qu'il n'est pas donné d'en pénétrer l'essence. Ne pas admettre de dogmes revient à ne pas admettre l'existence d'une religion chrétienne. L'esprit doit donc s'incliner humblement et fidèlement, *en esprit d'obéissance au Christ*, au point de s'enchaîner, pour ainsi dire, à sa divinité et à son pouvoir : *Réduisant en cap-*

tivité toute intelligence sous la dépendance du Christ (II Cor., x, 5).

Telle est exactement l'obéissance dont le Christ exige le tribut. Et c'est justice. Il est Dieu, en effet, et lui seul, par conséquent, possède un souverain pouvoir sur l'intelligence de l'homme comme sur sa volonté. L'hommage de soumission que rend l'intelligence au Christ, son Maître, n'est point pour l'homme un acte de servilité; il est éminemment conforme à sa raison et à son excellence native. Car il se range volontairement au commandement, non d'un homme quelconque, mais de Dieu, son auteur et principe de toutes choses, dont il relève par la loi de nature; il ne se laisse pas enchaîner aux opinions d'un maître humain, mais à l'éternelle et immuable vérité. Et ainsi il atteint à la fois le bien naturel de l'esprit et la liberté.

En effet, la vérité qui provient du magistère du Christ met en lumière et l'essence des choses et leur valeur. L'homme imbu de cette doctrine, obéissant à la vérité qu'il a perçue, ne se soumettra pas aux objets, mais il se les soumettra à lui-même; il ne subordonnera pas la raison à la passion, mais la passion à la raison; il secouera la pire des servitudes, celle du péché et de l'erreur, et remportera la plus belle des libertés. *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera* (Joan., VIII, 32).

Il semble donc que ceux dont l'esprit repousse l'autorité du Christ se révoltent avec perversité contre Dieu. Mais, pour s'être affranchis de l'autorité divine, ils n'en deviendront pas plus libres : ils retomberont forcément sous quelque dépendance des hommes, ils choisiront, par exemple — comme il arrive — quelqu'un qu'ils écouteront, qui aura leur déférence et qui sera leur maître. En outre, ils enserrent leur esprit, qui ne communique plus avec les choses de Dieu, dans le cercle étroit de la science; et même dans l'ordre des vérités qui sont le domaine de la raison, ils arriveront moins préparés pour y faire des progrès. Car il y a beaucoup de choses dans la nature sur la perception ou sur l'explication desquelles la doctrine divine jette de grandes lumières; il n'est même pas rare que Dieu, en punition de leur orgueil, ne permette pas à ces hommes d'apercevoir la vérité et les frappe par où ils ont péché. Pour ce double motif, on voit souvent beaucoup de grands esprits, très érudits, en arri-

ver, dans l'étude même de la nature, à des conclusions si absurdes, que personne n'avait commis de pareilles erreurs.

Tenons donc pour certain que, dans la vie chrétienne, l'intelligence doit s'abandonner tout à fait à l'autorité divine. Que si, dans cette soumission de la raison à l'autorité, la fierté de l'esprit, si vive en nous, se trouve contrainte et gémisses un peu; il en ressort davantage que le chrétien doit se plier à une grande patience, non seulement de volonté, mais encore d'esprit. Nous voudrions voir s'en souvenir ceux qui imaginent et préfèrent ouvertement, dans la profession du christianisme, une règle de pensée et d'action dont les lois seraient plus douces, beaucoup plus indulgentes pour la nature humaine, avec peu ou point de patience. Ils ne comprennent pas assez l'esprit de la foi et des institutions chrétiennes : ils ne voient pas que de tous côtés se présente à nous la *croix* pour servir de modèle à la vie et pour rester toujours l'étendard de ceux qui veulent suivre le Christ, non seulement de nom, mais par des actes réels.

Être la vie n'appartient qu'à Dieu. Toutes les autres natures participent de la vie; elles ne sont pas la vie. De toute éternité et par sa nature, le Christ est la *vie* comme il est la vérité, parce qu'il est Dieu de Dieu. De lui, comme de son dernier et sublime principe, découle et découlera perpétuellement toute vie dans le monde. Tout ce qui est est par lui, tout ce qui vit vit par lui, parce que *tout a été fait* par le Verbe, *et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui*. — Il s'agit ici de la vie de la nature; mais déjà, plus haut, Nous avons assez parlé d'une vie meilleure et bien préférable, qui est un bienfait du Christ lui-même : c'est *la vie de la grâce avec la vie de la gloire* pour bienheureux terme, celle qui doit orienter toutes nos pensées et tous nos actes. Toute la force de la doctrine et des lois chrétiennes tient à ce point : que *nous mourions au péché pour vivre dans la justice* (I Petr., II, 24), c'est-à-dire dans la vertu et la sainteté.

C'est en quoi consiste la vie morale des âmes, avec l'espoir fondé de la béatitude éternelle. Mais il n'y a vraiment et proprement que la foi chrétienne pour alimenter la justice en vue du

salut. *Le juste vit de la foi* (Galat., III, 11). *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* (Hebr., XI, 6). Voilà pourquoi Jésus-Christ, auteur, père et soutien de la foi, est aussi celui qui conserve et entretient en nous la vie morale, et cela surtout par le ministère de l'Église. C'est à elle qu'il a confié, par un dessein de sa Providence, les moyens propres à engendrer en nous cette vie dont nous parlons, à la conserver ensuite et à la ranimer quand elle vient à s'éteindre.

La force créatrice et conservatrice des vertus *salutaires* s'évanouit donc si la règle des mœurs va sans la foi divine : et c'est vraiment dépouiller l'homme de sa plus haute dignité et le faire pernicieusement tomber de la vie surnaturelle, dans la vie naturelle, que de vouloir diriger les mœurs vers l'honnête par le seul magistère de la raison.

Non pas que l'homme ne puisse, avec la droite raison, apercevoir et observer nombre de préceptes naturels ; mais, quand bien même il les apercevrait et les observerait tous inviolablement durant sa vie entière — ce qui est impossible sans la grâce du Rédempteur, — en vain, cependant, il espérerait son salut s'il n'a pas la foi. *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment ; il se desséchera, on le ramassera, on le jettera au feu et il brûlera* (Joan., xv, 6). *Celui qui ne croira pas sera condamné.* (Marc., xvi, 16.)

Enfin, trop d'exemples nous montrent ce que vaut en elle-même et ce que produit cette honnêteté dédaigneuse de la foi divine. Pourquoi les États, si soucieux de consolider et d'accroître la prospérité publique, tolèrent-ils cependant, jusqu'à en être malades, tant de maux qui s'aggravent tous les jours ? Sans doute, on prétend que la société civile est assez forte pour se suffire par elle-même, qu'elle peut prospérer sans le secours des institutions chrétiennes, et qu'elle peut arriver, par son seul effort, au but qu'elle poursuit. Aussi préfère-t-on une administration purement profane pour le gouvernement de la société, et ne voit-on plus, dans la discipline civile et dans la vie publique des peuples, que des vestiges chaque jour moins nombreux de la religion traditionnelle. Mais les hommes ne voient pas assez

ce qu'ils font. Car si l'on supprime la sanction divine du bien et du mal, les lois perdent fatalement l'autorité qui en est le principe, et la justice s'écroule : or, ce sont là les deux liens les plus solides et les plus nécessaires de la société civile. De même, si l'on supprime l'espérance et l'attente des biens immortels, l'homme se tournera avec avidité vers les jouissances mortelles, et chacun travaillera selon ses forces pour se les attirer le plus possible. De là les rivalités, l'envie, la haine ; de là les plus noirs projets, la prétention de renverser tout pouvoir, et des plans insensés de ruine générale. Ni paix à l'extérieur, ni sécurité à l'intérieur : c'est le bouleversement de la vie sociale par tous les crimes.

Dans une telle lutte de convoitises et dans un si grand péril, ou il faut s'attendre aux dernières catastrophes, ou il faut chercher à temps un remède approprié au mal, réprimer les malfaiteurs, adoucir les mœurs populaires et prévenir tous les délits par des lois prévoyantes, c'est juste et c'est nécessaire ; mais tout n'est pas là. Il faut chercher plus haut la guérison des peuples ; il faut appeler une force supérieure à l'homme, une force qui atteigne les cœurs, qui leur rende la conscience de leur devoir, qui les rende meilleurs. Et cette force, c'est évidemment celle qui a déjà sauvé de la mort le monde épuisé de maux plus grands encore. Faites revivre et laissez agir sans obstacles l'esprit chrétien dans l'État, et l'État se relèvera. Alors il sera facile d'apaiser le conflit entre les classes inférieures et les classes supérieures et de délimiter avec un égal respect les droits des deux parties. S'ils écoutent le Christ, riches et pauvres resteront également dans le devoir. Les uns comprendront qu'il leur faut observer la justice et la charité s'ils désirent le salut, et les autres garder la modération et la mesure. La société domestique conservera très bien la stabilité sous la garde de la crainte salutaire du Dieu qui ordonne et qui défend.

Pour la même raison, les préceptes de la nature elle-même auront beaucoup plus de force au sein des peuples, à savoir qu'il faut respecter le pouvoir légitime, obéir aux lois, ne pas faire de sédition ni de conspiration. Ainsi, là où la loi chrétienne commande à tous et ne rencontre pas d'entraves, l'ordre établi par la divine Providence se soutient lui-même, et alors règnent la sécurité et la prospérité. C'est donc le cri du salut public de

revenir au point qu'on n'aurait jamais dû abandonner, à Celui qui est la voie, la vérité et la vie : cela, non seulement pour les individus, mais pour la société humaine tout entière.

Dans cette société, comme dans son domaine, il s'agit de réintégrer le Christ Seigneur, de faire puiser et imprégner à la source de sa vie tous les membres et tous les éléments de la société, les ordres et les défenses des lois, les institutions populaires, les maisons d'enseignement, le droit conjugal et les rapports domestiques, la demeure du riche et l'atelier de l'ouvrier. Qu'on ne l'oublie pas ; c'est là la grande condition de cette civilisation si vivement recherchée ; pour s'entretenir et pour se développer, elle a moins besoin des facilités et des ressources du corps que de celles de l'âme, les bonnes mœurs et la pratique des vertus.

Ceux qui vivent loin de Jésus-Christ sont plus ignorants que coupables : on en compte, en effet, beaucoup qui s'appliquent à l'étude de l'homme et du monde, et bien peu à l'étude du Fils de Dieu. Que notre premier soin soit donc de combattre l'ignorance par la science, pour qu'on ne voie pas renier ou mépriser le Christ sans le connaître.

Nous supplions donc partout les chrétiens, sans distinction, de s'appliquer, chacun selon son pouvoir, à connaître Jésus-Christ tel qu'il est. Plus on le considérera avec un cœur sincère et un jugement sain, plus on verra clairement qu'il ne peut rien exister de plus salutaire que sa parole, de plus divin que sa doctrine. C'est à quoi peuvent contribuer merveilleusement, Vénérables Frères, votre autorité et vos soins, le zèle et la sollicitude de tout votre clergé. Graver dans l'esprit des peuples une notion exacte et presque l'image de Jésus-Christ, mettre en lumière son amour, ses bienfaits, ses institutions, par la plume, par la parole ; dans les écoles, dans les collèges, dans les assemblées publiques, partout où l'occasion s'en présente : voilà ce que vous devez considérer comme la principale partie de votre devoir. Assez longtemps la foule a entendu parler de ce qu'on appelle *les droits de l'homme* ; qu'elle entende parler quelquefois des droits de Dieu.

Le temps est favorable, comme le montrent, nous l'avons dit, le réveil d'un saint zèle chez beaucoup d'âmes, et surtout cette piété envers le Rédempteur qu'attestent tant de signes, et que, s'il plaît à Dieu, nous léguerons au siècle suivant, comme le gage d'une ère meilleure.

Mais comme il s'agit d'un résultat que nous ne pouvons attendre que de la grâce de Dieu, unissons notre zèle et nos plus ardentès prières pour fléchir la miséricorde de ce Dieu tout-puissant, afin qu'il ne laisse pas périr ceux qu'il a délivrés lui-même, au prix de son sang : qu'il abaisse un regard propice sur ce siècle, qui, certes, a beaucoup péché, mais qui aussi a beaucoup expié par les épreuves qu'il a endurées; que sa bienveillance embrasse les hommes de tout pays et de toute race, et qu'il se souvienne de sa parole : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (Joan., XXII, 32).

Comme gage des faveurs divines, et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons, bien affectueusement dans le Seigneur, à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1^{er} novembre 1900, de Notre Pontificat la vingt-troisième année.

LÉON XIII, PAPE.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

LEONIS DIVINA PROVIDENTIA PAPÆ XIII

EPISTOLA ENCYCLICA

AD PATRIARCHAS, PRIMATES, ARCHIEPISCOPOS, EPISCOPOS, ALIOS-
QUE LOCORUM ORDINARIOS PACEM ET COMMUNIONEM CUM
APOSTOLICA SEDE HABENTES

DE JESU CHRISTO REDEMPTORE

Venerabilibus fratribus, patriarchis, primatibus, archiepiscopis, episcopis, aliisque locorum ordinariis pacem et communionem cum apostolica sede habentibus.

LEO PP. XIII

Venerabiles fratres, salutem et apostolicam benedictionem.

Tametsi futura prospicientibus, vacuo a sollicitudine animo esse non licet, immo vero non paucæ sunt nec leves extimescendæ formidines, cum tot tamque inveteratæ malorum causæ et privatim et publice insideant : tamen spei ac solatii aliquid videntur hæc extrema sæculi divino munere peperisse. Nemo enim existimet, nihil habere ad communem salutem momenti renovatam cogitationem honorum animi, fideique et pietatis christianæ excitata studia : quas quidem virtutes revirescere apud complures aut corroborari hoc tempore, satis expressa

signa testantur. En quippe in medio illecebrarum sæculi ac tot circumjectis pietati offensionibus, tamen uno nutu Pontificis undique commeare Romam ad limina sanctorum Apostolorum multitudo frequens : cives pariter ac peregrini dare palam religioni operam : oblataque Ecclesiæ indulgentia confisi, parandæ æternæ salutis artes studiosus exquirere. Quem præterea ista non moveat, quæ omnium obversatur oculis, erga humani generis Salvatorem solito magis incensa pietas? Optimis rei christianæ temporibus facile dignus judicabitur iste ardor animi tot hominum millium una voluntate sententiaque ab ortu ad solis occasum consalutantium nomen laudesque prædicantium JESU CHRISTI. Atque utinam istas avitæ religionis velut erumpentes flammæ magnum incendium consequatur : exemplumque excellens multorum reliquos permoveat universos. Quid enim tam huic ætati necessarium, quam redintegrari late in civitatibus indolem christianam, virtutesque veteres! Illud calamitosum, alios et quidem nimis multos obsurdescere, nec ea, quæ ab ejusmodi pietatis renovatione monentur, audire. Qui tamen si *scirent donum Dei*, si reputarent, nihil fieri posse miserius quam descivisse a liberatore orbis terrarum, moresque et instituta christiana deseruisse, utique exsuscitent et ipsi sese, certissimumque interitum effugere converso itinere properarent. — Jamvero tueri in terris atque amplificare imperium Filii Dei, divinorumque beneficiorum communicatione ut homines salvi sint contendere, munus est Ecclesiæ ita magnum atque ita suum, ut hoc in opere maxime omnis ejus auctoritas ac potestas consistat. Id Nos in administratione Pontificatus maximi, perdifficili illa quidem ac plena curarum, videmur ad hunc diem pro viribus studuisse : vobis autem, venerabiles Fratres, usitatum certe est, immo quotidianum, præcipuas cogitationes vigiliasque in eodem negotio Nobiscum consumere. Verum utrique debemus pro conditione temporum etiam majora conari, nominatimque per sacri opportunitatem Anni disseminare latius notitiam atque amore Jesu Christi, docendo,

suadendo, hortando, si forte exaudiri vox nostra queat, non tam eis, dicimus, qui effata christiana accipere pronis auribus consuevere, quam ceteris omnibus longe miserimis, christianum retinentibus nomen, vitam sine fide, sine amore Christi agitantibus. Horum Nos maxime miseret : hos nominatim velimus, et quid agant et quorsum evasuri sint, ni resipuerint, attendere.

Jesum Christum nullo unquam tempore nullaque ratione novisse, summa infelicitas est, vacat tamen pervicacia atque ingrati animi vitio : repudiare aut oblivisci jam cognitum, id vero scelus est adeo tetrum atque insanum, ut in hominem cadere vix posse videatur. Principium enim atque origo ille est omnium honorum : humanumque genus, quemadmodum sine Christi beneficio liberari nequiverat, ita nec conservari sine ejus virtute potest. *Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (1). Quæ vita mortalium sit, unde exsulet Jesus, *Dei virtus et Dei sapientia*, qui mœurs, quæ extrema rerum non satis docent exemplo suo expertes christiani luminis gentes? Quarum qui parumper meminerit vel adumbratam apud Paulum (2) cæcitatem mentis, depravationem naturæ, portenta superstitionum ac libidinum, is profecto defixum misericordia simul atque horrore animum sentiat.

Comperta vulgo sunt, quæ memoramus hoc loco, non tamen meditata, nec cogitata vulgo. — Neque enim tam multos abalienaret superbia, aut socordia langueretur, si divinorum beneficiorum late memoria coleretur, sæpiusque repeteret animus, unde hominem Christus eripuit, et quo provexit. Exheres atque exsul tot jam ætates in interitum gens humana quotidie rapiebatur, formidolosis illis aliisque implicata malis, quæ primorum parentum pepererat delictum, nec ea erant ulla humana ope sanabilia, quo tempore Christus Dominus, demissus e cælo liberator, apparuit. Eum quidem victorem domitoremque *serpentis* fu-

(1) Act., IV, 12.

(2) Ad. Rom., I.

turum, Deus ipse in primo mundi ortu sponderat : inde in adventum ejus intueri acri cum expectatione desiderii sæcula consequentia. In eo spem omnem repositam, sacrorum fata vatium per diu ac luculente cecinerant : quin etiam lecti cujusdam populi varia fortuna, res gestæ, instituta, leges, ceremoniæ, sacrificia, distincte ac dilucide præsignificaverant, salutem hominum generi perfectam absolutamque in eo fore, qui sacerdos tradebatur futurus, idemque hostia piacularis, restitutor humanæ libertatis, princeps pacis, doctor universarum gentium, regni conditor in æternitate temporum permansuri. Quibus et titulis et imaginibus et vaticiniis specie variis, re concinentibus, ille designabatur unus, qui propter nimiam caritatem suam qua dilexit nos, pro salute nostra sese aliquando devoveret. Sane cum divini venisset maturitas consilii, unigenitus Filius Dei, factus homo, violato Patris numini cumulatissime pro hominibus uberrimeque satisfecit de sanguine suo, tantoque redemptum pretio vindicavit sibi genus humanum. *Non corruptilibus auro vel argento redempti estis..... sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi, et incontaminati* (1). — Ita omnes in universum homines potestati jam imperioque suo subjectos, quod cunctorum ipse et conditor est et conservator, vere proprieque redimendo, rursus fecit juris sui. *Non estis vestri : empti enim estis pretio magno* (2). Hinc a Deo instaurata in Christo omnia *Sacramentum voluntatis suæ, secundum beneplacitum ejus, quod proposuit in eo, in dispensatione plenitudinis temporum instaurare omnia in Christo* (3). — Cum delesset Jesus chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, affligens illud cruci, continuo quievit cælestes iræ ; conturbato errantique hominum generi antiquæ servitutis liberata nexa, Dei reconciliata voluntas, reddita gratia, reclusus æternæ beatitudinis aditus, ejusque potiundæ et jus restitutum et instrumenta præbita. Tum

(1) I Pet., I, 18-19.

(2) I Cor., VI, 19-20.

(3) Éph., I, 9-10.

velut excitatus e veterno quodam diuturno ac mortifero dispexit homo lumen veritatis concupitum per tot sæcula quæsitumque frustra : in primisque agnovit, ad bona se multo altiora multoque magnificentiora natum quam hæc sint, quæ sensibus percipiuntur, fragilia et fluxa, quibus cogitationes curasque suas antea finierat : atque hanc omnino esse humanæ constitutionem vitæ, hanc legem supremam, huc tanquam ad finem omnia referenda ; ut a Deo profecti, ad Deum aliquando revertamur. — Ex hoc initio et fundamento recreata revixit conscientia dignitatis humanæ : sensum fraternæ omnium necessitudinis exceperere pectora : tum officia et jura, id quod erat consequens, partim ad perfectionem adducta, partim ex integro constituta simulque tales excitatæ passim virtutes, quales ne auspicari quidem ulla veterum philosophia potuisset. Quamobrem consilia, actio vitæ, mores, in alium abiere cursum : cumque Redemptoris late fluxisset cognitio, atque in intimas civitatum venas virtus ejus, expultrix ignorantiae ac vitiorum veterum, permanasset, tum ea est conversio rerum consecuta, quæ, christiana gentium humanitate parta, faciem orbis terrarum funditus commutavit.

Istarum in recordatione rerum quædam inest, venerabiles Fratres, infinita jucunditas, pariterque magna vis admonitionis, scilicet ut habeamus toto animo, referendamque curemus, ut potest, divino Servatori gratiam.

Remoti ob vetustatem sumus ab originibus primordiisque resitutæ salutis : quid tamen istuc referat, quando redemptionis perpetua virtus est, perenniaque et immortalia manent beneficia ? Qui naturam peccato perditam reparavit semel, servat idem servabitque in perpetuum. *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus....* (1). *In Christo omnes vivificabuntur.....* (2). *Et regni ejus non erit finis* (3). Itaque ex æterno Dei concilio, omnis est in Christo Jesu

(1) I Tim., II, 6.

(2) I Cor., xv, 22.

(3) Luc., I, 33.

cum singulorum, tum universorum posita salus : eum qui deserunt, hoc ipso exitium sibi privatim caeco furore consciscunt eodemque tempore committunt, quantum est in se, ut quam malorum calamitatumque molem pro pietate sua Redemptor depulerat, ad eam ipsam convictus humanus magna jactatus tempestate relabatur.

Rapiuntur enim errore vago optata ab meta longius, quicumque in itinera se devia conjecerint. Similiter si lux veri pura et sincera respuatur, offundi caliginem mentibus, miseraque opinionum pravitate passim infatuari animos necesse est. Spes autem sanitatis quota potest esse reliqua iis, qui principium et fontem vitæ deserant? At qui via, veritas et vita Christus est unice. *Ego sum via, et veritas, et vita* (1) : ita ut, eo posthabito, tria illa ad omnem salutem necessaria principia tollantur.

Num disserere est opus, quod ipsa res monet assidue, quodque vel in maxima mortalium bonorum affluentia in se quisque penitus sentit, nihil esse, præter Deum, in quo voluntas humana absolute possit atque omni ex parte quiescere? Omnino finis homini, Deus : atque omnis hæc, quæ in terris degitur, ætas similitudinem peregrinationis cujusdam atque imaginem verissime gerit. Jamvero *via* nobis Christus est, quia ex hoc mortali cursu, tam laborioso præsertim tamque ancipiti, ad summum et extremum bonorum, Deum, nulla ratione pervenire, nisi Christo auctore et duce, possumus. *Nemo venit ad Patrem, nisi per me* (2). — Quomodo nisi per eum? Nempe in primis et maxime, nisi per gratiam ejus : quæ tamen *vacua* in homine foret, neglectis præceptis ejus et legibus. Quod enim fieri, parva per Jesum Christum salute, oportebat, legem ipse suam reliquit custodem et procuratricem generis humani, qua nimirum gubernante, a vitæ pravitate conversi, ad Deum homines suum securi contenderent. *Euntes docete omnes gentes :..... docentes eos servare*

(1) Joan., XIV, 6.

(2) Joan., XIV, 6.

omnia quaecumque mandavi vobis..... (1) *Mandata mea servate* (2). Ex quo intelligi debet, illud esse in professione christiana præcipuum planeque necessarium, præbere se ad Jesu Christi præcepta docilem eique, ut domino ac regi summo, obnoxiam ac devotam penitus gerere voluntatem. Magna res, et quæ multum sæpe laborem vehementemque contentionem et constantiam desiderat. Quamvis enim Redemptoris beneficio humana sit reparata natura, superstes tamen in unoquoque nostrum velut quædam ægrotatio est, infirmitas ac vitiositas. Appetitus varii huc atque illuc hominem rapiunt, rerumque externarum illecebræ facile impellunt animum ut, quo lubeat, non quod a Christo imperatum sit, sequatur. Atqui tamen contra nitendum, atque omnibus viribus repugandum est cupiditatibus *in obsequium Christi* : quæ, nisi parent rationi, dominantur, totumque hominem Christo ereptum, sibi faciunt servientem. *Homines correpti mente, reprobi circa fidem, non efficiunt ut non serviant..... serviunt enim cupiditati triplici, vel voluptatis, vel excellentiæ, vel spectaculi* (3). Atque in ejusmodi certamine sic quisque affectus esse debet, ut molestias etiam et incommoda sibi suscipienda, Christi causa, putet. Difficile quæ tanto opere alliciunt, atque oblectant, repellere : durum atque asperum ea, quæ putantur bona corporis et fortunæ, præ Christi domini voluntate imperioque contemnere : sed omnino christianum hominem oportet patientem et fortem esse in perferendo, si vult hoc, quod datum est vitæ, christiane traducere. Oblitine sumus cujus corporis et cujus capitis simus membra? *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*, qui nobis ut nosmetipsos abnegaremus præscripsit. Ex ea vero affectione animi, quam diximus, humanæ naturæ dignitas pendet ipsa. Quod enim vel sapientia antiquorum sæpe vidit, imperare sibi efficereque ut pars animi inferior obediat superiori, nequaquam est fractæ voluntatis demis-

(1) Matt., xxviii, 19-20.

(2) Joan., xiv, 16.

(3) S. Aug., *De vera rel.*, 37.

sio, sed potius quædam generosa virtus rationi mirifice congruens, in primisque homine digna.

Ceterum, multa ferre et perpeti, humana conditio est. Vitam sibi dolore vacuum atque omni expletam beatitate extruere non plus homo potest, quam divini conditoris sui delere consilia, qui culpæ veteris consecraria voluit manere perpetua. Consentaneum est ergo, non expectare in terris finem doloris, sed firmare animum ad ferendum dolorem, quo scilicet ad spem certam maximorum bonorum erudimur. Neque enim opibus aut vitæ delicatiori, neque honoribus aut potentia et lacrimis, studio justitiæ et mundo cordi sempiternam in cælo beatitudinem Christus assignavit.

Hinc facile apparet quid sperari denique ex eorum errore superbiaque debeat, qui, spreto Redemptoris principatu, in summo rerum omnium fastigio hominem locant, atque imperare humanam naturam omni ratione atque in omnes partes statuunt oportere: quanquam id regnum non modo assequi, sed nec definire, quale sit, queunt. Jesu Christi regnum a divina caritate vim et formam sumit: diligere sancte atque ordine, ejus est fundamentum et summa. Ex quo illa necessario fluunt, officia inviolate servare: nihil alteri de jure detrahere: humana cælestibus inferiora ducere: amorem Dei rebus omnibus antepone. Sed isthæc dominatio hominis, aut aperte Christum rejicientis aut non curantis agnoscere, tota nititur in amore sui, caritatis expers, devotionum nescia. Imperet quidem homo, per Jesum Christum licet: sed eo, quo solo potest, pacto ut primum omnium serviat Deo, ejusque ab lege normam religiose petat disciplinamque vivendi.

Legem vero Christi dicimus non solum præcepta morum naturalia, aut ea quæ accepere antiqui divinitus, quæ utique Jesus Christus omnia perfecit et ad summum adduxit declarando, interpretando, sanciendo: verum etiam doctrinam ejus reliquam, et omnes nominatim ab eo res institutas. Quarum profecto rerum caput est Ecclesiæ: immo ullæne res numerantur Christo auctore ins-

titutæ, quas non illa cumulate complectatur et contineat? — Porro Ecclesiæ ministerio, præclarissime ab se fundatæ, perennare munus, assignatum sibi a Patre voluit : cumque ex una parte præsidia salutis humanæ in eam omnia contulisset ex altera gravissime sanxit, ei ut homines perinde subessent ac sibimetipsi, eandemque studiose et in omni vita sequerentur ducem : *qui vos audit, me audit : et qui vos spernit, me spernit* (1). Quocirca omnino petenda ab Ecclesia lex Christi est : ideoque via homini Christus, via item Ecclesia : ille per se et natura sua ; hæc, mandato munere et communicatione potestatis. Ob eam rem quicumque ad salutem contendere seorsum ab Ecclesia velint, falluntur errore viæ, frustra que contendunt.

Quæ autem privatorum hominum, eadem fere est causa imperiorum : hæc enim ipsa in exitus perniciosos incurrere necesse est si digrediantur de *via*. — Humanæ procreator idemque redemptor naturæ, Filius Dei, rex et dominus est orbis terrarum, potestatemque summam in homines obtinet cum singulos, tum jure sociatos. *Dedit ei potestatem, et honorem, et regnum : et omnes populi, tribus et linguarum ipsi servient* (2). *Ego autem constitutus sum rex ab eo..... Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (3). — Debet ergo in convictu humano et societate lex valere Christi, ita ut non privatæ tantum ea sit, sed et publicæ dux et magistra vitæ. — Quoniamque id ita est provisum et constitutum divinitus, nec repugnare quisquam impune potest, idcirco male consulitur rei publicæ ubicumque instituta christiana non eo, quo debent, habeantur loco. Amoto Jesu, destituitur sibi humana ratio, maximo orbata præsidio et lumine : tum ipsa facile obscuratur notio causæ, quæ causa, Deo auctore, genuit communem societatem, quæque in hoc consistit maxime ut civili conjunctione adjutrice, consequantur cives naturale bonum sed prorsus summo illi, quod supra naturam est,

(1) Luc. x., 16.

(2) Dan., vii, 14.

(3) Ps. ii.

perfectissimoque et perpetuo bono convenienter. Occupatis rerum confusione mentibus, ingrediuntur itinere devio tam qui parent, quam qui imperant: abest enim quod tuto sequantur, et in quo consistant.

Quo pacto miserum et calamitosum aberrare de via, simillime deserere veritatem. Prima autem et absoluta et essentialis *veritas* Christus est, utpote Verbum Dei, consubstantiale et coeternum Patri, unum ipse et Pater. *Ego sum via, et veritas*. Itaque, si verum quæritur, pareat primum omnium Jesu Christo, in ejusque magisterio segura conquiescat humana ratio, propterea quod Christi voce loquitur ipsa veritas.

Innumerabilia genera sunt, in quibus humani facultas ingenii, velut in uberrimo campo et quidem suo, investigando contemplandoque libere excurrat, idque non solum concedente sed plane postulante natura. Illud nefas et contra naturam contineri mentem nolle finibus suis, abjectaque modestia debita, Christi docentis aspernari auctoritatem. Doctrina ea, unde nostra omnium pendet salus, fere de Deo est rebusque divinissimis: neque sapientia hominis cujusquam peperit cam, sed Filius Dei ipso ab Patre suo totam hausit atque accepit: *Verba quæ dedisti mihi, dedi eis* (1). Idcirco plura necessario complectitur, non quæ rationi dissentiant, id enim fieri nullo pacto potest, sed quorum altitudinem cogitatione assequi non magis possumus, quam comprehendere qualis est in se, Deum. At enim si tam multæ res existunt occultæ et a natura ipsa involutæ, quas nulla queat humana explicare sollertia, de quibus tamen nemo sanus dubitare ausit, erit quidem libertate perverse utentium non ea perferre quæ supra universam naturam longe sunt posita, quod percipere qualia sint non licet. Nolle dogmata huc plane recidit, christianam religionem nullam esse velle. Porro flectenda mens demisse et obnoxie *in obsequium Christi*, usque adeo, ut ejus numine imperioque velut captiva teneatur: *In cap-*

(1) Joan., xvii, 8.

tivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi (1). — Tale prorsus obsequium est, quod Christus sibi tributum vult; et jure vult, Deus est enim, proptereaque sicut voluntatis in homine, ita et intelligentiæ unus habet summum imperium. Serviens autem intelligentiæ Christo domino, nequaquam facit homo serviliter, sed maxime convenienter tum rationi, tum nativæ excellentiæ suæ. Nam voluntate in imperium concedit non hominis cujuscumque, sed auctoris sui ac principis omnium Dei, cui subjectus est lege naturæ: nec astringi se humani opinione magistri patitur, sed æterna atque immutabili veritate. Ita et mentis naturale bonum, et libertatem simul consequitur. — Veritas enim, quæ a Christi magisterio proficiscitur, in conspicuo ponit, unaquæque res qualis in se sit et quanti: qua imbutus cognitione, si perceptæ veritati paruerit homo, non se rebus, sed sibi res, nec rationem libidini, sed libidinem rationi subjiciet: peccatique et errorum pessima servitute depulsa, in libertatem præstantissimam vindicabitur: *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* (2).

Apparet igitur, quorum mens imperium Christi recusat, eos pervicaci voluntate contra Deum contendere. Elapsi autem e potestate divina, non propterea solutiores futuri sunt: incident in potestatem aliquam humanam: eligent quippe, ut fit, unum aliquem, quem audiant, cui obtemperent, quem sequantur magistrum. Ad hæc, mentem suam, a rerum divinarum communicatione seclusam, in angustiorem scientiæ gyrum compellunt, et ad ea ipsa, quæ ratione cognoscuntur, venient minus instructi ad proficiendum. Sunt enim in natura rerum non pauca quibus vel percipiendis, vel explicandis plurimum affert divina doctrina luminis. Nec raro, pœnas de superbia sumpturus, sinit illos Deus non vera cernere, ut in quo peccant in eo plectantur. Utraque de causa permultos sæpe videre licet magnis ingeniis exquisitaque eruditione præ-

(1) II Cor., x, 5.

(2) Joan., VIII, 32.

ditos, tamen in ipsa exploratione naturæ tam absurda consectantes, ut nemo deterius erraverit.

Certum igitur sit intelligentiam in vita christiana auctoritati divinæ totam et penitus esse tradendam. Quod si in eo quod ratio cedit auctoritati, elatior ille animus, qui tantam habet in nobis vim, comprimitur et dolet aliquid, inde magis emergit, magnam esse in christiano oportere non voluntatis duntaxat, sed etiam mentis tolerantiam. Atque id velimus meminisse, qui cogitatione sibi fingunt ac plane mallent quamdam in christiana professione et sentiendi disciplinam et agendi, cujus essent præcepta molliora, quæque humanæ multo indulgentior naturæ, nullam in nobis tolerantiam requireret, aut mediocrem. Non satis vim intelligunt fidei institutorumque christianorum: non vident undique nobis occurrere *Crucem*, exemplum vitæ vexillumque perpetuum iis omnibus futurum qui re ac factis, non tantum nomine, sequi Christum velint.

Vitam esse, solius est Dei. Cæteræ naturæ omnes participes vitæ sunt, vita non sunt. Ex omni autem æternitate, ac suapte natura *vita* Christus est, quo modo est veritas, quia Deus de Deo. Ab ipso, ut ab ultimo augustissimoque principio, vita omnis in mundum influxit perpetuoque influet: quidquid est, per ipsum est, quidquid vivit, per ipsum vivit, quia *omnia per Verbum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.*

Id quidem in vita naturæ: sed multo meliorem vitam multoque potiore satis jam tetigimus supra, Christi ipsius beneficio partam, nempe *vitam gratiæ*, cujus beatissimus est exitus *vita gloriæ*, ad quam cogitationes atque actiones referendæ omnes. In hoc est omnibus vis doctrinæ legumque christianarum ut *peccatis mortui, justitiæ vivamus* (1), id est virtuti et sanctitati, in quo moralis vita animorum cum explorata spe beatitudinis sempiternæ consistit. Sed vere et proprie et ad salutem apte nulla re alia, nisi fide

(1) I Pet., II, 24.

christiana, alitur justitia. *Justus ex fide vivit* (1). *Sine fide impossibile est placere Deo* (2). Itaque sator et parens et altor fidei Jesus Christus, ipse est qui vitam in nobis moralem conservat ac sustentat : idque potissimum Ecclesiæ ministerio : huic enim, benigno providentissimoque consilio administranda instrumenta tradidit quæ hanc, de qua loquimur, vitam gignerent generatam tuerentur, extinctam renovarent. — Vis igitur procreatrix eademque conservatrix virtutum *salutarium* eliditur, si disciplina morum a fide divina dijungitur ; ac sane despoliant hominem dignitate maxima, vitæque dejectum supernaturali ad naturalem perniciosissime revolvunt, qui mores dirigi ad honestatem uno rationis magisterio volunt. Non quod præcepta naturæ dispicere ac servare recta ratione homo plura non queat ; sed omnia quamvis dispiceret et sine ulla offensione in omni vita servaret, quod nisi opitulante Redemptoris gratia non potest, tamen frustra quisquam, expers fidei, de salute sempiterna confideret. *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes : et arescet et colligent eum et in ignem mittent, et ardet* (3). *Qui non crediderit, condemnabitur* (4). — Ad extremum quanti sit in se ipsa, et quos pariat fructus ista divinæ fidei contemptrix honestas, nimis multa habemus documenta ante oculos. Quid est quod in tanto studio stabiliendæ augendæque prosperitatis publicæ, laborant tamen ac pæne ægrotant civitates tam multis in rebus tamque gravibus quotidie magis ? Utique civilem societatem satis aiunt fretam esse per se ipsam : posse sine præsidio institutorum christianorum commode se habere, atque eo, quo spectat, uno labore suo pervenire. Hinc quæ administrantur publicæ, ea more profano administrari malunt : ita ut in disciplina civili vitæque publicæ populorum vestigia religionis avitæ pauciora quotidie videas. At non cernunt satis quid agant.

(1) Galat., III, 11.

(2) Hebr., XI, 6.

(3) Joan., XV, 6.

(4) Marc., XVI, 16.

Nam submoto numine recta et prava sancientis Dei, excidere auctoritate principe leges necesse est, justitiamque collabi, quæ duo firmissima sunt conjunctionis civilis maximeque necessaria vincula, similique modo, sublata semel spe atque expectatione bonorum immortalium, prouum est mortalia sitienter appetere : de quibus trahere ad se, quanto plus poterit, conabitur quisque pro viribus. Hinc æmulari, invidere, odisse ; tum consilia teterrima : de gradu dejectam velle omnem potestatem, meditari passim dementes ruinas. Non pacatæ res foris, non securitas domi : deformata sceleribus vita communis.

In tanto cupiditatum certamine, tantoque discrimine, aut extrema metuenda perniciēs, aut idoneum quærendum mature remedium. Coercere maleficos, vocare ad mansuetudinem mores populares atque omni ratione deterreere a delictis providentiâ legum rectum idemque necessarium : nequaquam tamen in isto omnia. Altius sanatio petenda populorum : advocanda vis humanâ major, quæ attingat animos, renovatosque ad conscientiam officii, efficiat meliores : ipsa illa nimirum vis, quæ multo majoribus fessum malis vindicavit semel ab interitu orbem terrarum. Fac reviviscere et valere, amotis impedimentis, christianos in civitate spiritus ; recreabitur civitas. Conticescere proclive erit inferiorum ordinum cum superioribus contentionem, ac sancta utrinque jura consistere verecundiâ mutuâ. Si Christum audiant, manebunt in officio fortunati æque ac miseri : alteri justitiam et caritatem sentient sibi esse servandam, si salvi esse volunt, alteri temperantiam et modum. Optime constiterit domestica societas, custode salutari metu jubentis, vetantis Dei : eademque ratione plurimum illa in populis valebunt, quæ ab ipsa natura præcipiuntur, vereri potestatem legitimam et obtemperare legibus jus esse : nihil seditiose facere, nec per coitiones moliri quidquam. Ita, ubi christiana lex omnibus præsit et eam nulla res impediat, ibi sponte fit ut conservetur ordo divina providentiâ constitutus, unde efflorescit cum incolumitate prosperitas. Clamat ergo communis salus referre

se necesse esse, unde nunquam digredi oportuerat, ad eum qui via et veritas et vita est, nec singulos duntaxat, sed societatem humanam universe. — In hanc velut in possessionem suam, restitui Christum dominum oportet, efficiendumque ut profectam ab eo vitam hauriant atque imbibant omnia membra et partes reipublicæ, jussa ac vetita legum, instituta popularia, domicilia doctrinæ, jus conjugiorum convictusque domestici, tecta locupletium, officinæ opificum. Nec fugiat quemquam, ex hoc pendere magnopere ipsam, quæ tam vehementer expetitur, gentium humanitatem, quippe quæ alitur et augetur non tam iis rebus, quæ sunt corporis, commoditatibus et copiis, quam iis, quæ sunt animi, laudabilibus moribus et cultu virtutum.

Alieni a Jesu Christo plerique sunt ignoratione magis, quam voluntate improba : qui enim hominem, qui mundum studeant dedita opera et cognoscere, quam plurimi numerantur : qui Filium Dei, perpauci. Primum igitur sit, ignorationem scientiæ depellere, ne repudietur aut spernatur ignotus. Quotquot ubique sunt, christianos obtestamur dare velint operam, quoad quisque potest, Redemptorem suum noscant, qualis est : in quem ut quis intuebitur mente sincera judicioque integro, ita perspicue cernet nec ejus lege fieri quicquam posse salubrius, nec doctrinam divinam. In quo mirum quantum allatura adjumenti est auctoritas atque opera vestra, venerabiles Fratres, tum cleri totius studium et sedulitas. Insculpere populorum in animis germanam notionem ac prope imaginem Jesu Christi, ejusque caritatem beneficia, instituta illustrare litteris, sermone, in scholis puerilibus, in gymnasiis, in concione, ubicumque se det occasio, partes officii vestri præcipuas putatote. De iis, quæ appellantur *jura hominis*, satis audiit multitudo, audiat aliquando de juribus Dei. Idoneum tempus esse, vel ipsa indicant excitata jam, ut diximus, multorum recta studia, atque ista nominatim in Redemptorem tot significationibus testata pietas, quam quidem sæculo insequenti, si Deo placet in auspiciis

melioris ævi tradituri sumus. Verum, cum res agatur quam non aliunde sperare nisi a gratia divina licet, communi studio summisque precibus flectere ad misericordiam insistamus omnipotentem Deum ut interire ne patiatur, quos ipsemet profuso sanguine liberavit : respiciat hanc propitius ætatem quæ multum quidem deliquit, sed multa vicissim ad patiendum aspera in expiationem exanclavit : omniumque gentium generumque homines benigne complexus, meminerit suum illud : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (1).

Auspicem divinorum munerum, benevolentiaque Nostræ paternæ testem vobis, venerabiles Fratres, Clero populoque vestro Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 1 Novembris An. MDCCC, Pontificatus Nostri vicesimo tertio.

LEO PP. XIII.

(1) XII Joan., 32.